

**Jean-Pierre Ronfard**  
*Le Titanic*

Aimée Verret

Number 143, November 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72872ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Verret, A. (2014). Jean-Pierre Ronfard : *Le Titanic*. *Moebius*, (143), 137–144.

# JEAN-PIERRE RONFARD

## *Le Titanic*

### *Le hurleur à la taverne*

*Il est proche d'être saoul :*

Un bock, Charlie,  
Faut pas se laisser abattre.  
Repartons la discussion de taverne puisque c'est là qu'on est.  
Parler, parler, faut parler.  
D'abord, si tu parles, tu te prouves que tu existes,  
Important!  
Ce que tu dis c'est secondaire.  
Hé bien, parlons enfin, Charlie!  
Parlons et reparlons de cette fameuse fin du Titanic  
– L'Apocalypse! Now! –  
Comme ils disent si bien, les témoins de Jéhovah, les écologistes et les cinéphiles avertis.  
L'Apocalypse!  
Pis?  
La fin du monde!  
Pis?  
Y a rien là. La fin du monde, c'est pas la fin de tout, hostie!  
L'Apocalypse, bon, ça arrive,  
Alors, dis-moi, d'après toi, qu'est-ce qui vaudrait la peine d'être sauvé dans le sinistre?  
Hein? Des choses, des lieux, des gens exceptionnels?  
Vous en connaissez beaucoup, vous, des gens exceptionnels que ça vaudrait la peine de sauver dans le sinistre, des gens à embarquer dans les canots de sauvetage, priorité absolue?  
Je parle pas des gens qu'on aime, l'amour, c'est différent.  
Non, les gens importants pour le bonheur du monde,  
Les mille, cent, vingt, dix,  
Les dix têtes à sauver coûte que coûte pour le bonheur de l'humanité.  
J'écoute.

Des noms. J'attends des noms. Donnez-moi des noms.

Bon, c'est trop difficile. Alors, un nom,

Une seule personne à sauver,

Pas deux, une!

La personne à sauver dans le naufrage du Titanic.

C'est la vraie question, la question à 500 000 dollars.

Einstein Albert?... Depuis qu'il a sorti ses fameuses formules, il n'est plus bon à grand-chose, mais, malgré tout, n'est-ce pas lui qu'il faut sauver pour lui permettre de collaborer trente ans plus tard à la bombe atomique?

La jeune Greta Gustafson? Avec ses sept années, elle entre doublement dans la catégorie des femmes et des enfants qu'il faut sauver d'abord. Elle est là en petite jupe écossaise, toute prête à se diviniser sous le nom de Greta Garbo.

La mère Teresa en bas âge, déjà en route vers Calcutta.

Al Capone, non? Voilà l'homme à sauver!

Le plus grand créateur de jobs qu'ait connu l'Amérique!

Penses-y un peu, Charlie, le nombre de gens à qui il a donné de l'emploi, ce bonhomme-là, c'est pas croyable:

Tueurs, receleurs, comptables, policiers, journalistes, cinéastes, juges, romanciers, acteurs...

Pis d'abord, l'Amérique sans Al Capone, est-ce que ça serait bien l'Amérique?

C'est lui qu'il faut sauver pour sauver l'image réelle de l'Amérique. Non?

Qu'est-ce qu'il faut faire?

Sauver des images, des histoires, des beaux mensonges

Oui bien donc sauver des gens?

Et pas tous! Non, certains seulement. Au choix. C'est le choix qui fait problème. C'est normal. Bon, moi, là, je déparle. Mais ça fait rien, je pose la question: QUI?

Heye, Charlie, un bock!

Qui? Vois-tu, Charlie, moi, quand j'étais sur le Titanic, dans la nuit du 14 avril, c'est moi qui ai poussé la petite Lisette Bernard de force dans la première chaloupe, pas parce que c'était une femme, pas parce que c'était une enfant, pas parce qu'elle valait plus qu'un vieillard milliardaire ou qu'un jeune chimiste plein de talent, mais seulement parce que je l'aimais, et je croyais que ça serait mieux pour elle d'avoir encore beaucoup d'années à jouir de la vie...

Ça a pas empêché qu'elle s'est fait renverser par un tramway à New York trois semaines après son arrivée.

Personne.

Y a personne qui mérite de survivre aux autres.

Et le monde,  
 Le monde tout entier ne mérite rien!  
 Je pense même que s'il se mettait dans la tête, le monde,  
 S'il se mettait bien dans tête  
 Qu'il peut disparaître, la minute qui vient, et que dans  
 toute la grosse patente, il pèse pas bien lourd, je pense qu'il  
 vivrait plus léger!  
 Et le monde,  
 S'il était bien certain  
 Que ce qu'il est, ce qu'il a, ce qu'il représente, c'est pas  
 pour toujours,  
 Il aurait quelques petites chances d'être éternel,  
 Le monde!  
 Un autre bock, Charlie!

*Il ne va pas plus loin dans ses réflexions philosophiques et il s'endort.*

Ronfard, Jean-Pierre. *Le Titanic*, Montréal, Leméac, coll. Théâtre, 1986, p. 83-86.

### *Ronfard mon amour*

On dit qu'on se rappelle toujours notre première fois. Moi, je me souviens d'avoir rencontré mon premier chum à un arrêt d'autobus, mais j'ai tout oublié des fois où j'ai fait l'amour avec lui. C'était au début de ma cinquième secondaire, en tout cas. À cette époque, je suivais un cours de théâtre et on m'a fait lire *Le Titanic* de Jean-Pierre Ronfard. De ça, je me souviendrai toujours. Coup de foudre. J'ai auditionné pour le rôle du capitaine, et je l'ai eu.

Bien sûr, à l'époque, je lisais déjà. Je lisais tout le temps. Mais je crois – je sais – avec le recul, que j'étais une lectrice sage. Oui, j'étais déjà passée par *Les liaisons dangereuses* (deuxième secondaire), mais Laclos avait perdu avec les siècles son vernis d'irrévérence, son odeur de soufre. C'est difficile, surtout à treize ans, de croire qu'une passion animale puisse lier deux personnes qui se vouvoient.

Entre Ronfard avec ses gros sabots. Il ne se laisse pas ignorer. Il me révèle que ce n'est pas parce qu'on est sérieux qu'on ne peut pas être drôle, que ce n'est pas parce qu'on est drôle qu'on ne peut pas être profond, et que ce n'est pas parce qu'on s'inspire de faits et de personnages historiques qu'on doit écrire *Les rois maudits* (six premiers tomes lus, deuxième et troisième secondaires; septième tome abandonné, cégep). Évidemment, je n'ai aucune idée du fait que non seulement Ronfard aura une profonde influence sur moi-même, mais qu'il en a d'abord eu une bien plus importante sur la vie théâtrale au Québec, où il a immigré de France à la fin des années soixante. Qu'en plus d'être dramaturge, il est comédien, metteur en scène, enseignant. Qu'il a cofondé le Théâtre expérimental de Montréal, qui deviendra le Nouveau Théâtre Expérimental, qui entraînera la mise sur pied de L'Espace libre. Et, surtout, qu'il est celui qui a mis en scène *Les oranges sont vertes* de Claude Gauvreau, qui deviendra sous peu un autre de mes auteurs fétiches.

Je m'installe donc confortablement pour lire. Dès la liste des personnages, je plonge dans la plus pure absurdité. Montent à bord du *Titanic* de Ronfard des personnalités historiques tels Hitler, Sarah Bernhardt, Charlie Chaplin et Isadora Duncan. Bien entendu, aucun de ces monstres sacrés (ou non) n'a réellement foulé le pont du fameux paquebot; l'auteur ne nous présente pas un compte rendu réaliste, ni même romancé, du naufrage. Il nous demande de nous ancrer les deux pieds dans la satire, de nous baigner dedans. Le choix de ces figures historiques en particulier n'est pas anodin: toutes sont nées au dix-neuvième siècle et étaient toujours vivantes en 1912, année où le vaisseau a appareillé. Leur présence à bord aurait donc été possible, si elle n'est pas plausible. À l'époque, Hitler et Chaplin étaient âgés de dix-huit ans et toujours inconnus, Isadora Duncan avait trente ans et se trouvait au faite de la gloire, alors que Sarah Bernhardt, à soixante-trois ans, était devenue une icône.

À leurs côtés, deux jeunes gens qui vivront une aventure le temps du voyage; un vieux couple; un soûlon notoire; un Juif accompagné de sa nombreuse descendance (symbolisée par des lapins en laisse), tous en quête d'une nouvelle patrie. La mise en présence de tels archétypes, de génies artistiques et de l'homme qui depuis la Deuxième Guerre mondiale représente le mal incarné rassemble en un microcosme le meilleur et le pire de l'humanité, jeunes et vieux, hommes et femmes, en réservant à tous un sort égal: la mort, inévitable, sous la

gouverne d'un chef aveugle, le capitaine (donc, durant ma cinquième secondaire, *moi*), despotique par ignorance.

Sur ce *Titanic*-là, on la regarde en face, la mort, en faisant fi de sa présence; elle nous indiffère. On ne trouve pas de réponse à la question de l'existence simplement parce qu'on ne se la pose pas, cette question. Véritable «tragédie du langage» de laquelle aurait pu se réclamer Ionesco, la pièce se compose essentiellement de monologues, comme celui du buveur que l'on trouve reproduit en ces pages. Quand plusieurs personnages se partagent la scène, c'est qu'il y a des monologues parallèles – le capitaine et Strilic, son matelot, en sont l'exemple le plus patent, j'y reviendrai – ou des monologues servis à des faire-valoir: Sarah Bernhardt discourant devant sa femme de chambre, qui acquiesce à tout ce qu'elle dit, ou encore ce journaliste qui harcèle Isadora Duncan, laquelle répond invariablement «*Yes, oh yes*» à ses questions. Tout le monde parle; personne n'écoute vraiment. Les personnages du *Titanic* ne sont *que* des êtres de parole; nulle action ne ponctue le déroulement de la pièce si ce n'est un souper et un bal de clôture, prétextes pour rassembler toute la distribution. Les protagonistes lancent alors des répliques isolées au hasard, qui ne se lient pas les unes aux autres. Le *Titanic*, c'est l'embarquement d'une dizaine de solitudes dont la face est cachée comme celle de l'iceberg. L'incommunicable et la cruauté propres au théâtre de l'absurde sont ici convoqués du début à la fin; on les trouve d'ailleurs parfaitement exprimés par cette réplique du capitaine: «*Wooh, wooh, take it easy*, Senhor Strilic. Nous avons encore 1 heure, 15 minutes et 25 secondes avant de couler complètement, définitivement, sans aucun espoir de survie pour ceux qui n'auront pas pris place dans les canots de sauvetage. Vous n'avez pas lu la brochure?»

C'est donc bien de fatalité qu'il est question, fatalité qui met en relief tant l'inévitabilité de la mort que l'échec du langage et la déchéance de l'humanité en tant que société. Cette fatalité devient le véritable moteur du *Titanic*, puisque personne – pas même les personnages – n'ignore comment l'histoire va se conclure. La pièce constitue dès lors un détournement du genre de la tragédie, qui repose en entier sur la notion de fatalité. Dès l'ouverture du texte, on évoque Prométhée (figure qui reviendra dans la pièce), le Titan qui a tenté de se mesurer aux dieux, et les références à la mythologie grecque abondent par la suite.

C'est au matelot Ivan Strilic que revient de porter le poids de la fatalité; il est celui qui sait, depuis le début, celui qui avertit, celui qui s'époumone dans le vide, entendu mais balayé

du revers de la main par son capitaine. Il se désigne lui-même comme un prophète bafoué, un chantre de tragédie s'inscrivant dans une filiation mythique : « Je me nomme Ivan Strilic, le frère aîné de Cassandra<sup>1</sup>. / Je suis toujours présent à la veille des grands déluges et des assassinats. / Je l'avais dit. / Je l'avais dit et personne ne m'a cru ! / Je l'ai toujours dit. / Toujours ! / Horror, horror, horror ! » Le discours de Strilic est un tissu de phrases courtes, souvent toutes faites, empruntées tant au corpus sacré – le *Dies Irae* – qu'à des dictons populaires – *Vedi Napoli e poi muori* : « Voir Naples et mourir », parfois attribué à Goethe ; il s'agit parfois même des instructions les plus communes – *E pericoloso sporgersi*, qui signifie littéralement : « Il est dangereux de se pencher », comme il est indiqué sur les fenêtres dans les trains en Italie. Son propos mâtiné de latin, d'allemand, d'italien est donc à la fois universel et tellement polysémique qu'il en devient indéchiffrable. L'anglais en particulier, dorénavant le langage du marketing, de la publicité, du cinéma hollywoodien, apparaît comme un langage creux. Malgré cette superficialité, il est paradoxalement celui qui colle le plus à la vérité, à la réalité de ce qui se produit autour du matelot : le vaisseau sombre, il n'y a plus une minute à perdre. Alors que la plupart des personnages sont saisis de prémonitions et discutent philosophiquement sur le sens de la vie, Strilic est le seul à chercher à s'en sortir et à exprimer ses doutes avec virulence afin de faire réagir son entourage.

Il est de plus l'exemple extrême du patchwork de références qui sous-tend la pièce. On y retrouve par ailleurs une scène de barbier mettant en vedette Chaplin et Hitler qui est un clin d'œil au film *Le dictateur*. De son côté, le hurleur à la taverne, soûlon proverbial, truffe son discours d'anachronismes et de prédictions comme celle qui défie Greta Gustafson en Greta Garbo. Quand il s'exclame « L'Apocalypse ! Now ! », il fait autant référence à la guerre du Vietnam (première intervention américaine en 1965) qu'au film de Coppola (1979). Il nous rabâche en outre l'absurdité qu'il y aurait à sauver qui que ce soit en nous racontant l'histoire de sa Lisette, qu'il épargnera uniquement pour la voir se faire renverser par un tramway trois semaines plus tard. Les moments de clairvoyance qui frappent les différents personnages, qu'ils soient induits par la consommation d'alcool ou par des illuminations comme dans le cas de Strilic, ne font que mettre en relief la vanité de toute tentative d'échapper à ce « destin », qui est de couler avec le navire, puisque la mort nous attend à un détour ou l'autre de l'existence, plus tôt que tard.

La contamination de la tragédie par l'absurde, alliée à ce jeu d'anachronismes et de références, confère à la pièce de Ronfard son caractère postmoderne et contrecarre toute tentative d'identification aux personnages par le spectateur. On n'est pas triste pour eux ; un peu plus et on lèverait notre verre aussi. Adieu, « crainte » et « pitié » préconisées par Aristote pour le succès d'une tragédie. Sur le *Titanic*, on fait la fête. Ce ne sont pas nos choix ou nos erreurs qui nous entraînent, tels les protagonistes de Corneille ou de Racine, dans l'abysse, mais justement notre apathie. On discourt, on fait la sourde oreille ; l'égoïsme se paie cher. Dans la « tragédie du langage », bons et méchants périssent en chœur, dans un grand bal qui ne saurait être interrompu, même par un naufrage, même alors que l'eau monte sur scène et atteint la cheville des personnages qui dansent. Car la fin du monde, si elle est inévitable, n'est toujours bien pas « la fin de tout, hostie ! » La tragédie, la vraie, ça ne fonctionne que lorsque le public adhère à l'idée d'une certaine morale.

Or, de morale, il n'y en a pas sur ce vaisseau des solitudes, où tout fout le camp au vu et au su des passagers. « Well ! Puisque c'est le règlement contenu dans la brochure, tout le monde à la mer ! Tout le monde à l'eau ! Les femmes et les enfants d'abord ! » clamera d'ailleurs le capitaine, faisant fi des convenances. Les femmes et les enfants, en raison de leur innocence présumée, de leur faiblesse supposée, sont normalement les premiers épargnés, ceux pour qui on se sacrifie. Plus maintenant. Les femmes, égales des hommes, n'ont plus droit à un sacrifice automatique en leur faveur : « “Les femmes et les enfants d'abord”, je trouve ça niaiseux. Devant la mort tout le monde a le même poids, le même âge, le même sexe. » Mais la morale, c'est justement ce que soulève, seul dans son coin, le buveur, notre soulon proverbial. Qui sauver sur ce vaisseau où il y a plus de passagers que de places dans les canots ? « Sauver des images, des histoires, des beaux mensonges / Ou bien donc sauver des gens ? » Sauver mère Teresa, parce qu'en sauvant une vie, on en sauvera des centaines dans le futur ? Sauver Albert Einstein « pour lui permettre de collaborer trente ans plus tard à la bombe atomique ? » La valeur d'un homme se mesure-t-elle à l'aune de ses accomplissements, quand on sait que ceux-ci ne sauraient avoir que des retombées positives ? La question se renverse, même : on ne peut garantir que, si Hitler avait bel et bien coulé avec le *Titanic*, le déroulement de l'Histoire aurait été totalement différent. Des vies auraient-elles été épargnées dans l'avenir ? Sûrement, mais il est impossible de savoir ce qui serait véritablement advenu (ceci ne visant nullement à



excuser ni à dédouaner le *Führer*). C'est finalement un bandit qui trouvera grâce aux yeux de notre buveur : Al Capone lui-même. Car, s'il est un criminel, Capone serait aussi « Le plus grand créateur de jobs qu'ait connu l'Amérique! » Faut avoir la morale flexible, de nos jours.

À tous ces problèmes éthiques, à la conscience du caractère absurde de l'existence, il n'y a qu'une réponse à apporter : le rire. Ce qu'incarne le personnage de Cerise, qui n'a pratiquement aucune réplique et dont le rôle consiste à ponctuer les envolées philosophiques et lyriques de ses congénères par des éclats de rire. « Elle incarne l'immense rire de l'univers face à l'agitation et l'inquiétude de l'humanité éphémère. Cependant il n'y a dans ce rire aucune trace de sadisme, de perversité ou de cynisme. [...] Son rire agace les gens en veine de tragique. » Car par sa folie, son éclectisme, son énergie débordante, *Le Titanic* ne prétend sans doute pas à autre chose qu'à créer un peu de légèreté autour de toutes ces questions intemporelles, universelles et tout bonnement impossibles à résoudre que sont la fatalité, la morale et la mort.

Je ne peux pas prétendre avoir saisi tout ça dès ma première lecture du *Titanic*, à seize ans. Mais j'avais l'impression de transgresser mille barrières en même temps, de découvrir quelque chose, pas nécessairement par mes propres moyens, mais quelque chose qui me parlait, à moi, juste à moi. Je sentais confusément que, enfin, ça y était. C'était vraiment comme tomber en amour pour la première fois.

Aimée Verret

---

1. Cassandre, fille de Priam, se voit accorder le don de voyance par Apollon, qui espère en faire son amante. Devant le refus de la jeune fille, il la condamne à n'être crue par personne. C'est ainsi que les prédictions de Cassandre concernant la guerre de Troie ne sont pas entendues.

## Bibliographie

Aristote, *Poétique*, Paris, Mille et une nuits, 1997. Traduit du grec par Odette Bellevenue et Séverine Auffret.

Michel Cazenave (dir.), *Encyclopédie des symboles*, Paris, Librairie générale française, coll. Le livre de poche, 1996.

Jean-Pierre Ronfard, *Le Titanic*, Montréal, Leméac, coll. Théâtre, 1986.

Michel Viegnes, *Le théâtre : problématiques essentielles*, Paris, Hatier, coll. Profil : histoire littéraire, 1992.